

La tour ayant fait quelques pas en avant, un pèlerin annonça qu'il allait s'offrir en sacrifice à l'idole. Il s'étendit le visage contre terre et les mains allongées en avant sur le chemin de la tour pendant qu'elle marchait; la multitude passa autour de lui, laissant l'espace libre; les roues l'écrasèrent. Des cris de joie s'élevèrent en honneur du dieu. On dit qu'il sourit quand on lui fait une libation de sang. Le peuple jeta des cauris et de petites pièces de monnaie sur la victime en approbation de son action. Le cadavre resta longtemps exposé aux regards des spectateurs, puis fut transporté par les heurries au Golgotha où j'ai vu ses restes.

Les horribles solennités continuent (20 juin), hier une femme se sacrifia. Elle s'étendit sur la route dans une direction oblique, de sorte qu'elle ne fut pas tuée à l'instant, comme cela arrive ordinairement: elle mourut en quelques heures. Ce matin, ayant passé près du charnier, je n'ai plus aperçu que ses os.

Je fus surpris de voir les brahmes la tête découverte, se prosternant devant l'idole au milieu des soudres, et se mêlant sans scrupule avec cette caste impure. Ce fait me prouva la vérité de ce que j'avais entendu dire auparavant. C'est que ce dieu est si grand, que toute dignité disparaît devant lui; ce roi puissant ne reconnaît aucune

distinction de rang entre ses sujets; en sa présence tous sont égaux.

La procession continue quelques jours de plus (21 juin); mais ma force est tellement épuisée de la vue constante de ces énormités, que je veux m'éloigner de ce lieu plutôt que je ne me l'étais d'abord proposé. Il est difficile d'évaluer le nombre des dévots qui viennent annuellement ici. Les calculs les plus modérés les portent à 1,200,000; plusieurs ne retournent jamais chez eux.

Les affreuses cérémonies du culte de Djaghrenâth se célèbrent aussi à Ichéra sur le Gange près de Calcutta. En 1790, on y vit vingt-huit fanatiques se faire écraser sous les roues du char. »

Quelquefois les dévots se soumettent pour l'expiation de leurs péchés à différentes épreuves qui ne se terminent point par leur mort. Il y a divers genres de ces pénitences: voici comme on pratique celle du djhampé. Les victimes des deux sexes qui s'y dévouent, se parent de fleurs rouges, et se promènent dans la ville ou dans le village au son des instrumens; elles portent des fruits qu'elles jettent sur leur passage, et que les spectateurs recueillent avec un empressement religieux. Arrivées au lieu désigné, elles y trouvent des échafauds à plusieurs étages, sur lesquels elles montent, et de là elles se précipitent sur des matelas de paille ou de coton garnis de lames de



sabres, de couteaux et d'autres instrumens tranchans. Les brahmes qui tiennent les matelas ont l'adresse de diminuer le danger en se prêtant à la chute; car ce qui importe n'est pas que les blessures soient mortelles, mais qu'elles fassent répandre beaucoup de sang. Les victimes se préparent à cette épreuve par des jeûnes et des abstinences qui durent plusieurs jours. Cette précaution dont les brahmes ont fait un précepte sacré, rend les plaies plus faciles à guérir.

Le soir quand le djhampé est fini, les assistans se rendent en grande cérémonie aux pagodes; pendant la marche qui a lieu au son des instrumens de musique, les pénitens ne restent pas oisifs; l'un se perce la langue avec une longue aiguille; l'autre se la fend avec un coutelas, ou un sabre; celui-ci se traverse les doigts avec un fil de fer; cet autre se fait sur le front, sur la poitrine et sur le dos, cent vingt blessures, ce nombre mystique est de rigueur. Enfin, il y en a qui se font au-dessus des hanches des ouvertures dans lesquelles ils passent des cordes, des tuyaux de pipes et des roseaux.

La procession avance au bruit des instrumens et des acclamations de la multitude; des pénitens tiennent dans leurs mains des charbons ardens sur lesquels on brûle des parfums. Cette espèce de prodige qui est dû sans doute à quelque

préparation chimique inconnue du peuple, excite l'étonnement et la vénération des Hindous. La procession, qui dure toute la journée du lendemain, s'arrête de temps en temps pour danser devant la porte de ceux qui paient, car c'est pour expier les péchés des riches que les pauvres se tourmentent de tant de manières. Ces saintes blessures se guérissent avec autant de facilité que de promptitude; on emploie le lait pour la langue, et des simples pour les autres parties du corps.

Les tortures expiatoires se terminent par le tcharok pontché ou tournoiement. Le patient est attaché à une des extrémités d'un levier placé au haut d'une espèce de mât, au moyen de deux crochets de fer qu'on lui enfonce dans les chairs de l'omoplate; après quoi, en pesant sur l'autre bras du levier, on l'enlève à une hauteur de trente pieds, et on le fait tourner avec rapidité, en présence d'une foule de spectateurs; pendant qu'il tourne, il jette des cocos et d'autres fruits que la multitude s'empresse de ramasser, ou bien il donne la volée à des pigeons. Quelquefois le poids du corps et la vitesse du mouvement font déchirer les chairs, et le patient serait en danger de se tuer en tombant. Pour prévenir cet accident, on l'attache au levier par le milieu du corps avec une longue écharpe de toile. On peut juger de la douleur que doit endurer le malheureux qui



se fait torturer de cette manière ; c'est cependant, comme toutes les autres expiations, une espèce de métier.

Enfin, beaucoup d'Hindous se noient volontairement dans le Gange, notamment au Prayaga ou à son confluent avec la Djemna et à l'île de Sanguor où le bras qui porte le nom de Hougly s'unit à la mer. La plupart de ces victimes sont des gens pauvres, âgés ou infirmes ; on en voit cependant quelques-uns qui n'ont rien à désirer sur terre, et qui sont poussés à se détruire ainsi uniquement par l'espoir des récompenses que la religion leur promet dans une autre vie. Les lépreux, s'ils peuvent réunir leurs forces, ou se brûlent ou se noient, persuadés qu'en finissant de cette manière, ils renaîtront sains et bien portans, tandis que s'ils mouraient naturellement, ils reviendraient un jour, atteints de cette affreuse maladie.

L'infanticide est aussi très-fréquent. Les parens qui ont été long-temps sans enfant vouent leur premier né au Gange. Le sacrifice ne s'effectue pas immédiatement après la naissance ; on attend que l'enfant soit parvenu à l'âge de trois à quatre ans. Alors on le mène sur les bords du fleuve comme pour l'y faire baigner, puis on l'attire ou bien on le pousse au-delà de l'endroit où il peut prendre pied, et on l'abandonne au cou-

rant ; quelquefois des personnes charitables prennent pitié de ces créatures infortunées, les recueillent et les adoptent. Si un enfant refuse le sein et a l'air de s'affaiblir, on le suspend dans un panier, au milieu des bois, comme une offrande au mauvais esprit ; il y périt ordinairement, ou bien il est dévoré par les bêtes féroces. Dans plusieurs cantons de l'Hindoustan occidental, les djeradjehs, tribu de la caste des chetris, mettent à mort toutes les filles ; on ne sait pas la raison de cette coutume atroce. On estime à plus de six mille le nombre de celles qui périssent annuellement de cette manière.

Quoique le gouvernement britannique ait pour système de ne s'immiscer en rien dans les usages nationaux des Hindous, il a pensé avec raison que l'humanité lui faisait un devoir de dévier relativement à ces coutumes révoltantes de sa ligne de conduite ordinaire. Le marquis de Wellesley, pendant qu'il était gouverneur-général de l'Inde, publia une défense expresse de noyer les enfans dans le Gange, ou dans tout autre courant d'eau ; les sentimens de la nature étaient tellement d'accord avec cette mesure louable, qu'elle fut exécutée sans éprouver de la résistance, et même sans exciter du mécontentement. Dans le Guzarat, le colonel Walker a réussi par des efforts généreux et une longue persévérance à faire con-



tracter aux chefs l'obligation de s'abstenir de cette pratique barbare.

Il est difficile de connaître exactement le nombre des personnes qui périssent annuellement, dans cette vaste région par l'influence de la superstition. En 1803 et 1804, on fit des recherches relativement à la quantité de veuves qui se brûlent toutes vives, dans une étendue de trente milles autour de Calcutta; la première enquête donna pour résultat 438, la seconde, qui, à ce qu'il paraît, eut lieu avec plus de soin, réduisit cette quantité à 250 environ; multipliée d'après l'étendue proportionnelle du territoire voisin de Calcutta avec le reste de l'Hindoustan, elle produit un total très-considérable. M. Ward, Anglais, qui s'est occupé de cet objet, pense que l'état suivant n'a rien d'exagéré.

Veuves qui se brûlent vivantes.	5,000
Suicides religieux. . . . .	500
Infanticides. . . . .	500
Malades dont la mort est hâtée dans les eaux du Gange. . .	500
	<hr/>
	6,500

Il ajoute à ce nombre 4,000 personnes qui périssent de froid, de fatigue et de faim, dans leur pèlerinage aux différens lieux saints. Plusieurs de ces décès peuvent être regardés comme acci-

dentels; quant aux infanticides, on a pensé que l'estimation était au-dessous de la vérité.

Ces écarts déplorables sont dus en partie à la doctrine de la métempsycose et aux dogmes du brahminisme sur l'état des âmes après la mort. Sur ce point, de même que dans les autres parties de ce système singulier, on trouve un mélange des idées les plus sublimes avec d'autres qui sont basses, absurdes et pernicieuses. L'Hindou est de tous les peuples celui qui semble s'être formé les notions les plus élevées sur l'âme comme substance distincte de la matière, et comme possédant une existence propre et indépendante. Il va néanmoins jusqu'à l'extravagance quand il suppose que non-seulement les âmes des hommes, mais aussi celles des animaux, ont été originairement des portions émanées de l'âme suprême, et que par conséquent elles participent à son éternité. D'après ce principe, la plus haute destinée à laquelle un mortel puisse aspirer, est d'être absorbé de nouveau dans l'essence divine. Cette félicité suprême n'est destinée qu'aux hommes qui se sont entièrement retirés du monde, et qui ont passé leur vie à s'infliger les divers genres de torture, objets de la vénération. La plus haute station à laquelle les bonnes œuvres ordinaires puissent arriver, est une place dans un des cieux présidé par une des nombreuses déités.



Il n'est réservé qu'à un petit nombre d'élus de concevoir l'espérance de monter même dans le plus inférieur de ces cieus ; le reste ne peut se flatter que des chances qui arrivent dans la transmigration des âmes. Un homme d'une classe inférieure, peut, par le mérite de ses actions, naître dans celle qui est au-dessus de la sienne, ou même devenir un brahme. D'un autre côté ses péchés peuvent le faire descendre.

Quant aux âmes des méchants et de ceux qui ont commis des péchés mortels ; avant d'animer de nouveau le corps d'un homme, elles passent dans celui d'un animal et même successivement dans ceux de plusieurs animaux plus ou moins vils, selon qu'elles ont été plus ou moins coupables. Quand elles se sont souillées de crimes atroces, elles sont condamnées à habiter, pendant une longue suite d'années, mais non pas éternellement, un séjour de tourmens et de larmes, ou l'enfer qui est situé dans les affreux rochers de l'Himalaya. Lorsque ces âmes criminelles ont expié en partie, dans ce séjour, l'horreur de leurs forfaits, elles recommencent une nouvelle série de transmigrations dans des corps d'animaux, avant de renaître sous la forme humaine.

L'idée de cette transmigration est toujours présente à l'esprit des Hindous ; leur conversation est remplie d'allusions qui s'y rapportent. La mé-

tempyscose leur sert à expliquer pourquoi les uns sont heureux, les autres malheureux ; s'ils voyent un animal traité durement, ils disent que c'est par expiation des péchés commis sous une autre forme. Si quelqu'un est accablé de maux, il s'écrie que c'est une punition des crimes de sa vie antérieure.

Les Hindous croyent aussi à la prédestination ; cette idée leur fait supporter avec une fermeté inconcevable les malheurs auxquels ils sont soumis.

La croyance à la métempyscose leur inspire de l'horreur pour toute nourriture animale ; les basses classes seules peuvent en faire usage. Les brahmes et les gens pieux craindraient, en tuant un animal, en écrasant même un insecte, d'ôter la vie à leur père ou à un de leurs parens.

Les adorateurs de Vichnou prétendent que ce dieu éclaire, par une lumière céleste, quelques âmes de ses dévots qu'il favorise, et qu'il leur fait connaître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Ils supposent aussi que certaines âmes ont le pouvoir de se dégager momentanément de leurs corps pour y revenir quand il leur plaît ; il suffit pour cela de réciter la prière qu'on nomme *le mandiram*. Les pouranas en rapportent plusieurs systèmes. C'est un nouveau motif de ne pas tuer les animaux.

La vache est le plus honoré ; elle est consacrée



à tous les dieux en général. Quiconque se permettrait de tuer une vache, dans un pays soumis à un prince hindou, serait infailliblement condamné à mort. Les parias peuvent seuls manger de la chair des vaches mortes naturellement. Ce respect pour la vache et le bœuf n'empêchent pas de les employer aux travaux les plus pénibles et de les ranimer à coups de fouet ou de bâton. Le vautour est consacré à Vichnou : on le nomme *garieda* ; aussitôt qu'un Hindou en voit un, il tend vers lui les mains en se frappant légèrement les joues. Il y a des brahmes dont l'emploi est de nourrir ces oiseaux ; ils vont dans les endroits fréquentés par les vautours, et quand ceux-ci paraissent on leur jette des morceaux de chair crue qu'ils saisissent au vol.

Dès qu'un Hindou aperçoit un cygne ou une oie qui ont servi de monture à Brahma, il se lève et se met en prières. Une infinité d'autres animaux ont aussi part à la vénération des dévots, parce qu'un dieu s'est montré sous leur forme, ou en a reçu quelque service.

Le serpent à chaperon est l'objet d'un culte particulier, Vichnou étant souvent représenté couché sur ce reptile. Enfin des dévots paient quelquefois un homme très-pauvre pour qu'il se couche dans un endroit infesté de puces et qu'il se laisse tourmenter par ces insectes.

Malgré ce respect pour les animaux, on en sacrifie aux dieux. Autrefois on offrait un taureau ou un cheval à la divinité et un homme aux mauvais génies. Ces sacrifices sont défendus depuis le commencement de l'âge actuel. On raconte que dans ces temps reculés les brahmes avaient le pouvoir de rappeler les victimes à la vie, en employant des paroles des vedas.

On sacrifie encore aujourd'hui le buffle et le mouton. On étrangle ce dernier dans la grande offrande qui se fait aux étoiles avec beaucoup de pompe. Quand l'animal est mort, on fait rôtir le cœur et on le coupe en petits morceaux qui se distribuent aux principaux brahmes ; c'est la seule occasion dans laquelle ils mangent de la viande. Dans le Malabar on immole quelquefois des poules ; cela n'a lieu que dans les castes inférieures.

Les offrandes aux dieux consistent en général en lait, eau, miel, grain et fleurs ; on les leur présente dans leurs temples ou pagodes, dont la quantité est innombrable ; un village est regardé comme inhabitable s'il n'en a pas au moins un ; on en érige aussi dans des déserts et sur le sommet des montagnes ; ils sont ordinairement bâtis et dotés par des princes ou des hommes riches, soit par piété, soit par ostentation. Ceux qui cherchent à se distinguer s'efforcent plutôt de multiplier le nombre des constructions que de



les rendre magnifiques. La splendeur et la grandeur de ces édifices n'est pas en harmonie avec les habitudes de dévotion du peuple. Plusieurs ne consistent qu'en une pièce suffisante pour contenir le dieu, les ustensiles nécessaires à son service, et ses ministres. Les plus considérables n'offrent à la divinité que trois appartemens ; elle reçoit ses adorateurs dans l'un, dine dans le second et dort dans le troisième ; ils sont ordinairement précédés d'un espace couvert. Les danses, les chants et toutes les grandes cérémonies ont lieu en plein air. Quelquefois un seul enclos contient un grand nombre de temples dédiés à autant de divinités différentes. L'entretien des temples, ainsi que le salaire des brahmes attachés à leur service, est tantôt payé par les familles qui les ont érigés, tantôt et plus souvent par le produit annuel des terres, des maisons et même des villages concédés à cet effet. Le revenu du temple de Djaghrenâth est, dit-on, de 250,000 francs.

Quand les temples sont érigés, on y place l'image du dieu auquel ils sont consacrés. Les idoles des grandes divinités et celles que des adorateurs opulens font faire sont en or, d'autres en fer, en cuivre, ou autres métaux ; enfin les gens pauvres n'en ont que d'argile. Un dieu doit peser une once ; les dévots les plus parcimonieux ne peuvent le réduire à moins d'un tiers de cette proportion.

L'image faite, il s'agit de lui infuser la vie. Le soir du jour qui précède la cérémonie, on lui présente des fruits, des fleurs, de l'argent et d'autres choses, pendant que le brahme lui touche le front et les différentes parties de son corps, en récitant des invocations à la divinité pour l'inviter à venir habiter son image. Alors elle devient le dieu lui-même ; concevoir le moindre doute sur ce point est un péché des plus graves.

Les brahmes destinés à présenter les offrandes tiennent le premier rang parmi les ministres du temple. Il y a aussi des cuisiniers chargés de préparer les repas du dieu que l'on suppose doué d'un grand appétit, et dont les serviteurs tiennent la place en cas de besoin. Enfin il faut aussi une troupe de musiciens, de chanteurs et de danseurs pour les jours de fête ; car, de tout temps, le son des instrumens, le chant et la danse se sont associés dans l'Hindoustan aux cérémonies religieuses.

Les *devedassis* y jouent le principal rôle. Ce sont de jeunes filles que leurs parens ont consacrées dès l'enfance au service des temples, soit pour acquitter un vœu, soit pour s'épargner les frais de leur éducation. Pour les admettre, on exige qu'elles soient jolies, bien faites et d'une bonne constitution. Lorsque la jeune fille, qui ne doit pas avoir été promise en mariage, est menée